

Analyse de Pierre VAN DAMME

## Les bases de la psychothérapie

O. Chambron et M. Marie Gardine  
Dunod, 1999, Paris, 304 p.

Après la publication française de *"Psychothérapie intégrative"* de Norcross et Golfeld (voir critique de livre *Revue Gestalt n° 16*), voici à nouveau un livre sur *"l'approche intégrative et éclectique"* de la psychothérapie, écrit, cette fois-ci, par deux universitaires français, psychiatres et professeurs à l'Université de Lyon I.

Cet ouvrage tente de faire le point sur les quatre cents formes de psychothérapie dénombrées en France et d'en dégager les principaux facteurs communs, ceci afin de ménager entre elles un espace de communication et d'enrichissement mutuel.

Conçu dans une optique volontairement didactique, il est un outil pédagogique précieux aux étudiants du nouveau diplôme universitaire de psychothérapie (dont les objectifs et les méthodes sont présentés au chapitre 8).

Cette formation propose, en deux ans, à psychiatres, médecins, infirmiers ou autres professionnels de santé mentale de se sensibiliser aux aptitudes thérapeutiques de base (écoute active, empathie, communication non verbale...) et de s'ouvrir ensui-

te à l'une des cinq grandes orientations psychothérapeutiques : psychanalyse, thérapie cognitivo-comportementale, thérapie systémique, thérapie psycho-corporelle... et la Gestalt-thérapie, présentée comme la *"principale méthode de psychothérapie humaniste existentielle"*.

C'est un événement particulièrement important en France, qui sort la Gestalt de sa marginalité, lui donne ses lettres de noblesse et la crédibilité de l'Université à un moment où d'autres Universités comme Lille III tentent de l'exclure en la taxant de *"méthode non-scientifique"*, voire de *"secte"*...

Ce livre est construit en huit chapitres d'importance inégale.

Deux chapitres sont particulièrement développés :

- le **chapitre 4** aborde la relation thérapeutique et étudie les aptitudes de base à développer chez le thérapeute, comme la confiance et la sécurité, l'aptitude à la relance et au reflet, l'empathie, la dynamique transférentielle et l'identification projective ;
- le **chapitre 7** décrit, avec de nombreuses vignettes et tableaux de synthèse, les techniques liées aux facteurs communs des psychothérapies individuelles ambulatoires de patients non psychotiques.

Il s'agit de trouver des repères dans le choix optimal du style relationnel et de la méthode appropriée en fonction du patient et de l'objectif de la thérapie : accroître l'es-

time de soi, viser au changement comportemental, agir sur le niveau d'activation émotionnelle, accroître la motivation ou changer les systèmes de signification...

La Gestalt y est citée à de nombreuses reprises. Elle y est présentée, pages 36 et 39, comme une approche ayant pour cible thérapeutique principalement le *"niveau d'activation émotionnelle, l'affect et la sensation"*, *"un traitement fondé sur le contact"*, une forme *"interactive"* et *"un des modèles de psychothérapie ouverte"*. Delisle, Ginger et Marie Petit sont les auteurs francophones cités dans cet ouvrage.

Des passages du livre de Delisle sont repris pour présenter les différents accents thérapeutiques, l'interaction entre la conscience et l'urgence dans l'évaluation clinique, la personnalité du thérapeute...

Ginger est cité sur des thèmes tels que l'implication du thérapeute, l'importance du toucher, la dynamique transférentielle, les résistances.

Des extraits de Marie Petit évoquent le travail de la chaise vide et du rêve, le dévoilement du secret personnel, le travail sur les polarités...

### **Que penser de ce livre ?**

Malgré tout l'intérêt de cet ouvrage universitaire pour le développement et la reconnaissance de la psychothérapie et de la Gestalt, une lecture critique s'impose, que je présente ici sous forme de trois questions :

1) *Où sont les vraies "bases" de la psychothérapie ?*

L'objectif de ce livre vise à proposer un manuel complet de psychothérapie où sont décrites les stratégies et les techniques disponibles dans la boîte à outils du thérapeute *"intégratif et éclectique"*. Il puise dans les différentes approches, permettant une palette large et riche d'interventions, mais au risque de la dispersion et d'un manque de cohérence théorique.

Chambron et Marie Cardine affirment eux-mêmes (p. 56) : *"Notre conception de la psychothérapie emprunte à ces trois approches, l'éclectisme technique, l'intégration théorique et l'approche des facteurs communs. Les démarches éclectique et intégrative ne sont pas mutuellement exclusives mais, au contraire, complémentaires"*. Cette prétention universelle a parfois des relents de toute-puissance qui me semblent périlleux dans les enjeux narcissiques d'un thérapeute avec son client. Y a-t-il place pour l'humilité et le doute ?

Par ailleurs, les bases me semblent difficiles à cerner : le puzzle construit souffre d'un manque d'unité et de cohésion, d'où est absente notamment une réflexion anthropologique sur l'homme et sa souffrance, fondement habituel d'une définition de la psychothérapie. Le pragmatisme et l'efficacité ne sont pas des valeurs en soi qui puissent justifier à elles seules une telle démarche. D'où l'impression d'en rester au niveau des techniques et des méthodes.

Si le modèle théorique proposé par les auteurs s'inspire des relations d'objet intériorisé (ROI) et de la psychanalyse anglo-saxonne, il devient au passage un *"modèle*

de rôles en relation", d'inspiration cognitivo-comportementale en inscrivant au cœur du dispositif la notion de "schème cognitif" et de "récit intérieur". Les concepts d'intériorité et d'inconscient n'apparaissent pas suffisamment dans cette réflexion, réduisant ainsi la fécondité initiale du concept de relation d'objet...

## 2) Où est la clinique de l'homme concret et souffrant ?

Ce livre a les qualités mais aussi les défauts du travail universitaire : rigueur scientifique, dense et bien documenté, avec de larges citations françaises et américaines, mais au détriment de la démarche clinique personnelle des auteurs de l'ouvrage. Même si de brèves vignettes sont présentées pour illustrer certaines techniques.

Quelques situations un peu plus détaillées sont développées mais elles sont empruntées à des auteurs comme Marie Petit pour illustrer le travail sur le rêve. D'ailleurs, le chapitre 4, centré sur le patient, est peu développé. Ce modèle technique et théorique a donc besoin d'être éprouvé sur le terrain dans la durée pour parvenir à convaincre...

Il semblerait que les auteurs aient été formés surtout à l'approche cognitivo-comportementale et aient travaillé essentiellement en secteur hospitalier avec des patients psychotiques. D'où, sans doute, une expérience limitée de l'accompagnement dans la durée de patients "état-limites" ou "névrotiques"...

Enfin, si l'exigence de la thérapie personnelle est reconnue pour "l'acquisition d'un savoir-être du thérapeute" (p. 112), elle est présentée davantage comme une "application sur soi-même de la technique à apprendre pendant un temps suffisamment prolongé" (p. 269), et non comme un fondement central du développement du thérapeute dans l'élargissement de son champ de conscience face à ses propres zones aveugles. D'où l'impression que le thérapeute est, pour les auteurs, en grande partie un technicien de la relation qui pratique une méthode...

## 3) Parle-t-on vraiment de la Gestalt-thérapie ?

Si des auteurs gestaltistes sont cités à de nombreuses reprises, à aucun moment il n'est proposé une présentation claire, cohérente et complète de sa conception de l'homme, de sa théorie du Self et de sa méthodologie d'action. Tout y est partiel, détaché de son contexte. Perls et Goodman ne sont pratiquement pas cités. Des descriptions sommaires sont faites des résistances ; la théorie du champ organisme-environnement et du cycle de contact n'est jamais évoquée. C'est dommage.

D'où un certain malaise pour un Gestalt-thérapeute professionnel et une impression de réductionnisme et de récupération hâtive de certaines techniques gestaltistes, comme la chaise vide par exemple (p. 214), présentée comme une aide au changement comportemental, oubliant la postu-

re thérapeutique existentielle de base.

### Conclusion

Malgré ces quelques critiques, je considère que ce livre n'en demeure pas moins une pierre nouvelle dans le paysage français de la psychologie, dans la lignée de Max Pagès qui a proposé, le premier, d'aborder la psychothérapie dans sa complexité à travers une approche intégrative des registres corporel, émotionnel, discursif et social de l'homme...

Dans un moment où la reconnaissance de la psychothérapie est en question, où l'intégrisme et le risque de la pensée unique sont préoccupants dans notre pays et à l'Université, gageons que cette approche d'ouverture gagnera du terrain et que d'autres Universités s'ouvriront enfin à l'apprentissage de ce difficile métier de psychothérapeute.

Analyse de Fernande Amblard

## «Mais tu ne m'avais pas dit ça» ou la communication intime dans le couple

Ajanta Graf et Serge Vidal  
Editions Jouvence, 1998, 175 p.

Ajanta Graf et Serge Vidal sont tous deux gestalt-thérapeutes. Ils reçoivent des clients en individuel, Ajanta anime des groupes de femmes et Serge des groupes d'hommes. Ils sont «*amants depuis plus de 10 ans*», mariés et «*engagés dans une vie de couple à long terme*». Ensemble ils animent des groupes de couples et reçoivent des couples en difficulté. Ce livre est issu de leur expérience personnelle et de leur pratique professionnelle.

Lors de sa parution, le livre s'intitulait : «*Se parler au cœur du sexe*», mais cette expression un peu rude a été abandonnée pour revenir au premier désir des auteurs : «*Mais tu ne m'avais jamais dit ça*». Cette anecdote traduit la délicatesse et le respect avec lesquels cet ouvrage intimiste a été écrit.

En effet, si notre époque parle de sexe, montre du sexe jusqu'à l'exhibitionnisme, se parler dans le couple de ce que chacun ressent dans son corps et dans son cœur pendant la relation sexuelle, reste difficile voire impossible. Se dire ce qui est bon, ce qui ne l'est pas, se dire ses peurs, ses

attentes, ses inhibitions, se dire ses désirs, ses envies et comment se dire tout cela : c'est le but de ce livre. But magnifiquement atteint.

A qui s'adresse ce livre ? «*A tous les couples qui, sans avoir de souffrance relationnelle majeure, éprouvent des difficultés à communiquer à propos de leur sexualité*» (p.11), mais aussi à tous ceux qui souhaitent améliorer la qualité de la relation du couple.

Les postulats de bases pourraient se résumer ainsi :

- Faire l'amour s'apprend tout au long de la vie du couple.
- Faire l'amour est d'abord faire du bien à son propre corps.
- Faire l'amour ne se réduit pas à la pénétration.
- Une sexualité satisfaisante permet au cœur de s'ouvrir et à l'esprit de s'éveiller.
- La sexualité s'inscrit au cœur de la relation dans laquelle la parole guérit et le non-dit tue.

A partir de là, les auteurs nous invitent à réfléchir sur l'évolution de la sexualité du couple avec sa dominante masculine pendant la lune de miel, puis l'initiation à la sensualité qui accompagne une sexualité à dominante féminine et à la danse sexuelle de la rencontre du féminin et du masculin. Ils mettent l'accent sur l'importance de la parole posée dans le couple pour nettoyer la relation de ce qui la pollue mais aussi pour la nourrir (pouvoir se dire ce qui est bon autant que ce qui ne va pas). Cette

parole permet de tout dire mais bien sûr pas n'importe comment et pas n'importe où. A partir de leur propre vie de couple et de leur expérience de thérapeutes, Ajanta et Serge nous proposent d'instaurer un dialogue avec des «recettes» pour permettre à la parole de circuler, comme les rendez-vous périodiques et les rendez-vous d'amour.

Ils abordent également les difficultés sexuelles que rencontrent certains couples (anorgasmie, éjaculation précoce, différence de rythme). Sans chercher une explication à ces symptômes, ils proposent plutôt les moyens de s'y adapter. L'essentiel est de vivre dans son couple une sexualité qui convienne à ce couple : il n'y a pas de normes en matière de sexualité. Il est important de s'y trouver bien, de s'en nourrir et d'en nourrir la relation d'amour. C'est pourquoi il est conseillé de lire ce livre en couple.

C'est dire qu'il concerne les couples qui s'aiment, c'est-à-dire deux êtres sexués (que les sexes soient les mêmes ou différents) qui ont un projet commun à réaliser dans la durée.

Ce livre n'est pas un manuel de thérapie de couple. Il n'est pas adapté aux couples qui traversent une crise grave mais il sera une aide précieuse au sortir de la crise quand un dialogue se sera renoué.

Il est un excellent support pour aider nos clients mais aussi pour chacun d'entre nous sauf à avoir déjà surmonté tous les obstacles de la communication intime !

## Mars et Vénus en amour

Pour que la passion résiste au temps

John Gray, *Harper Collins, New York, 1995.*  
Éditions Michel Lafon, 1999, 260 p.

Quand je me suis proposée de commenter ce livre, je n'avais pas encore relu celui de Serge Vidal et Ajanta Graf, «*Mais tu ne m'avais jamais dit ça*». La qualité de cet écrit et son ton si juste ont fait que j'ai pris un peu tard la mesure de la gageure où je m'étais engagée en tentant de parler de «*Mars et Vénus en amour*». A vrai dire, je n'aime pas beaucoup cet ouvrage en comparaison du précédent. Mais il fait suite au best-seller de John Gray «*Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*». Il est écrit pour un vaste public et répond sûrement à une attente.

Il est d'un pragmatisme très américain : «*la méthode la plus efficace pour approfondir une relation est d'apprendre les techniques qui rendent les rapports intimes plus épanouissants*», le ton est donné ! Etablir une relation relève du comportementalisme. Vous lisez un paragraphe et vous retenir l'injonction écrite en caractère gras à la fin de ce paragraphe. Il ne vous reste qu'à mettre le conseil en application.

L'auteur est un homme qui s'adresse plutôt à l'homme dans le couple. La saveur qu'il donne à son livre est donc très masculine, et ma sensibilité féminine se hérissé quelque peu quand je lis : «*Comment*

*rendre une femme folle de plaisir*».

Malgré cela, il ne fait pas de doute que ce livre peut aider bon nombre de couples qui ne sont pas prêts à entrer dans la complexité de la relation, ceux qui demandent un conseil ou une recette pour améliorer la relation et la sexualité.

Car tout ce qui est proposé s'inscrit dans l'idée d'une relation d'amour et de respect, inscrite dans la durée. L'homme et la femme y sont reconnus dans leurs différences mais aussi dans leurs fragilités comme dans leurs forces. Si cette façon de dire ce qui est bon et ce qui ne l'est pas reste un peu abrupte pour nos esprits latins, ce qui est posé est pertinent, plein de bon sens et souvent plein d'humour. C'est assez pour en faire un livre acceptable et même à conseiller.

*Analyse de Françoise Rossignol*

## L'histoire en héritage

Roman familial et trajectoire sociale

Vincent de Gaulejac

*Ed. Desclée de Brouwer, coll Sociologie clinique, 1999, 222 p.*

A la croisée des phénomènes sociaux et des phénomènes psychiques, la sociologie clinique souligne les emboîtements, de l'histoire sociale générale (lutte des classes, exode rural, migrations, etc.), des histoires familiales particulières et de la construction identitaire et affective de chacun. Des groupes "d'implication et de recherche" autour du thème "roman familial et trajectoire sociale", réunissant des personnes soucieuses d'interroger le présent de leur vie à la lumière de leurs liens généalogiques, sont à l'origine de ce livre.

Le roman familial est ce que chacun de nous peut raconter sur l'histoire de sa famille. Il est plus ou moins complet selon les informations auxquelles le sujet a accès, selon les scotomes ou les dénis mis en place, personnellement ou familialement, il est plus ou moins chargé de fantasme. Freud l'avait déjà identifié dans toute sa richesse. Comme tout récit historique, c'est une construction éclairée par le présent, et, pour cette raison, susceptible d'évoluer. Ce roman familial qu'énoncera chaque participant face au groupe, ainsi que le récit de

sa vie, sont les outils de base du travail d'élucidation des déterminismes familiaux et sociaux. Les images positives et négatives que le sujet a de soi, des autres, de sa place dans la société sont liées inexorablement aux processus de transmission inter-générationnels.

Ces stages ne sont pas des stages thérapeutiques, parce qu'ils sont ponctuels, parce qu'ils peuvent se pratiquer au sein même des entreprises, avec des buts aussi variés que la résolution de conflits dans une équipe, l'approfondissement de compétences professionnelles ou de son développement personnel. Ils utilisent de multiples techniques, familières aux gestaltistes, comme le dessin, le sociodrame, l'expression corporelle et verbale alternées. Des thèmes de dessin comme l'arbre généalogique, la trajectoire professionnelle, le projet parental, fournissent un matériau objectif, support d'un travail d'expression, de partage avec les autres. Le travail d'investigation va permettre un va-et-vient entre la position de sujet et la position d'objet, entre les registres du vécu personnel, de l'analyse, de la conceptualisation, de l'apprentissage d'une pratique et de l'acquisition d'outils théoriques.

Cette intrication pose évidemment de sérieux problèmes méthodologiques qui imposent à l'animateur une très grande vigilance par rapport au respect du degré d'implication, par rapport aux phénomènes transférentiels, contre-transférentiels et aux transferts latéraux. Ceux-ci peuvent d'ailleurs atteindre un haut niveau de vio-

lence parce qu'ils s'enracinent dans des affects aussi archaïques que la honte ou la rage, qu'ils sont les émergences inconscientes de sentiments liés aux inégalités sociales que les divers récits de vie mettent crûment en lumière.

Ces récits réactualisent des comportements liés aux luttes des classes : chez ceux qui se rattachent à la tradition des opprimés, des vaincus, des ratés, le récit de ceux qui sont nés au sein de familles nanties, influentes, voire prestigieuses, réveille le cortège des humiliations subies, le vertige de l'impuissance, les affres de l'envie, des loyautés paralysantes, ou des désertions culpabilisantes. Les identifications négatives et douloureuses sont accentuées, les mécanismes de défense se débrident.

En face, fort de son "heureuse naissance" parce qu'elle représente une certaine image du bonheur social, il y a celui qui, de ce fait, a bien du mal à être crédible dans sa peine et dont les tourments affectifs bien réels de son enfance paraissent injustement futiles ; ce d'autant plus que les modes d'expression des affects propres à certains milieux sociaux, brouilleront leur authenticité.

Pire, il y a ceux qui ont été heureux, choyés, dont l'éducation, riche de figures parentales positives et de solides identifications, a su ouvrir toutes les portes devant leurs pas. Leur réussite et leur satisfaction prennent, malgré eux les couleurs d'une insulte à la dérélition des autres.

Au milieu, l'animateur est vite mis dans

un camp ou un autre... Son but doit être de permettre que le psychique et le social, bien que constituant deux scènes différentes, puissent se manifester dans toute leur interdépendance, éclairent les comportements, enrichissent la compréhension de soi et des autres, que l'analyse interactive se fasse dans le respect des attentes et des opinions des uns et des autres. Il doit faire en sorte que le sujet humain prenne la mesure des multiples déterminations dont il est l'objet, pour construire son unité, au-delà du rejet ambivalent de certaines figures identificatoires de son enfance ou de sa généalogie. Chacun de nous, "dans sa singularité se construit à travers les réponses qu'il va inventer devant les multiples conflits qu'il doit affronter."

Dans un livre qui témoigne de l'ampleur du déterminisme familial, la question sous-jacente est bien sûr : *entre un individu et sa vie, qui produit l'autre ?* : d'un côté l'Homme acteur de sa vie, agissant sur le monde qui l'entoure, de l'autre l'Homme, inexorablement programmé par les multiples déterminismes biologiques et sociaux, dominé par son inconscient...

La position de l'auteur est sans ambiguïté : *"l'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet."* Cette quête est condamnée à être partiellement illusoire mais elle correspond à un besoin, elle est inhérente à l'Homme. C'est ce qui lui permet de s'affirmer dans son unicité, respectueux, solidaire de ce qu'il est, réconcilié avec l'histoire qui l'a fait, à la croisée des phénomènes objectifs, des



déterminations inconscientes et de l'expérience subjective.

Pendant, lorsque le sujet interroge son histoire, les phénomènes objectifs l'écrasent de leurs conséquences : la honte d'un père alcoolique ou collaborateur pendant la guerre, des études limitées par la pauvreté, la perte, la séparation subies trop tôt : rien de tout cela ne disparaîtra, le passé objectif ne change pas. Mais le passé raconté, le passé ressenti, le rapport que le sujet entretient avec son histoire, lui, change. Ainsi, le passé se reconstruit. Cette reconstruction-réappropriation se fait en renouant les fils de la mémoire, à l'opposé des secrets de famille qui troublent tant la transmission, altèrent le droit de savoir et plus largement le droit au savoir, le passé se revisite en travaillant sur la façon dont l'histoire "incorporée" est agissante dans le présent, ce qui libère la possibilité de se projeter différemment dans l'avenir.

A partir de l'étude de quelques cas, Vincent de Gaulejac illustre l'opportunité que représente le travail en groupe pour aborder les phénomènes de honte et de haine sociale : oser se présenter devant les autres, affronter leur regard et leurs commentaires, c'est sortir de l'impasse propre aux sentiments de honte ou de haine qui s'exacerbent d'autant plus qu'on s'évertue à les cacher. C'est affronter un destin, au lieu de le renier, c'est entrer dans une possibilité de deuil. Oser se révéler dans d'intenses sentiments d'envie, accepter de se montrer mû par des senti-

ments réprouvés peut fragiliser narcissiquement, mais c'est un gain de cohérence, d'authenticité. Symboliquement, le groupe représente une instance sociale qui confère un caractère public au témoignage, à l'expression de la culpabilité et la réhumanise.

En matière de culpabilité, la prise en compte de la dimension sociale réelle permet de ne pas confondre la culpabilité liées à des fantasmes inconscients, qui relève davantage d'un travail classique de thérapie individuelle, avec la culpabilité liée à des conduites réelles. Cette dernière nécessite une confrontation au regard et aux réactions des autres, non pour recueillir condamnation ou absolution, le groupe n'est pas un tribunal, mais pour se présenter à la face des autres, qui dans ces circonstances représentent la Société. C'est se montrer dans cette vérité qu'il faut assumer, sortir ainsi de la dénégation, sortie de la peur d'être dévoilé, sortir du sentiment d'imposture.

Mais le travail de la culpabilité est par excellence le lieu où l'objectif et le subjectif, le fantasme et la réalité, ce qui vient de soi et ce qui vient des autres, se mêlent. Les groupes d'implication et de recherche sont alors des révélateurs de la nécessité d'aller plus loin dans l'investigation et constituent des sas opportuns pour un véritablement engagement thérapeutique.

Ainsi, l'auteur souligne les limites qu'il se donne et fait respecter à ses stagiaires dès lors que le travail nécessitera un engage-

ment et un cadre que ce genre de groupe, plus axé sur la formation, ne peut assurer. Il déclare la psychanalyse indispensable pour comprendre les mécanismes par lesquels les phénomènes sociaux sont intériorisés et, par là, font que leurs contraintes ne sont plus externes : elles passent par les mécanismes d'introjection, de projection, d'idéalisation, d'identification qui ne sont pas le champ de la sociologie. Il souligne l'intérêt de pratique telle celle de Max Pagès, avec lequel il a travaillé en co-animation de groupes, qui articule psychanalyse et approche corporelle (bio-énergie), ce qui permet d'aborder aussi bien les "résistances représentatives" que les "résistances émotionnelles". Vincent de Gaulejac possède une connaissance approfondie de ces pratiques qui, associées à son savoir sociologique, fonde sa capacité d'écoute complexe, multiréférentielle qui va tenter de saisir l'individu globalement. La compréhension de son histoire combinerait ces différents registres explicatifs.

Tant qu'il s'agit de comprendre, d'expliquer, il ne peut y avoir que des avantages à combiner ces différents registres. La question est beaucoup plus délicate quand on aborde le versant de l'intervention pratique. Mener un groupe, faire travailler des stagiaires sur des sujets aussi impliquants que l'histoire familiale, dans le cadre de groupes ponctuels, pose les problèmes connus des formateurs : jusqu'où aller ? L'auteur précise qu'il laisse toute liberté à chacun de s'impliquer à sa juste mesure.

Mais comment ignorer que cette capacité à se protéger n'est pas assurée par le simple fait de savoir qu'on aura à le faire ? Les débordements émotionnels, l'impact de certaines prises de conscience, l'impact de certaines réactions du groupe, toutes choses qui ne pourront pas être reprises ultérieurement et élaborées, peuvent constituer de véritables traumatismes et, pour le moins, des situations inachevées. Quand il s'agit d'un animateur aussi savant et expérimenté que Vincent de Gaulejac (expérience de plus de deux mille stagiaires) on ne peut qu'être confiant en sa capacité à savoir manier les risques, il s'y montre d'ailleurs très sensible et donne quelques exemples de situation où sa parfaite attention aux enjeux transférentiels, sa connaissance des idéologies des différentes classes sociales, des loyautés qu'elles impliquent, sa capacité à respecter les aménagements défensifs, même lorsqu'il en perçoit l'action limitative sur la vie relationnelle et sociale du sujet, lui font éviter de psychologiser dans un cadre inopportun.

Mais il ne faudrait pas que l'investigation du roman familial soit appréhendé comme une "technique" et, à ce titre, tente quelques apprentis sorciers soucieux d'enrichir leur étal et qui pourraient ni mesurer l'impact identitaire d'un tel travail ni en maîtriser les aléas sur la dynamique de groupe. C'est toute la question des groupes ponctuels auxquels personne n'aimerait renoncer tant il est prouvé qu'ils sont des facteurs de croissance indiscutables, mais

ils œuvrent en ce lieu mal défini où thérapie et formation se mêlent. Cela raisonnablement nécessite de la part de l'animateur une maîtrise à la fois des phénomènes de groupe propres à la psychosociologie et des phénomènes psychiques propres à la psychothérapie, afin d'assurer une sécurité satisfaisante. C'est dire que ne peut être sociologue clinicien qui veut.

L'ouvrage, ici présenté, vient après des années de réflexion personnelle et collective sur le décroisement disciplinaire et les précautions méthodologiques qui en découlent. L'analyse des "névroses de classe", de la répétition des situations de monoparentalité dans certaines familles, des phénomènes de désinsertion sociale, enfin celles des sources de la honte, témoignent au fil des années, chez ce chercheur, un cheminement que ce dernier livre prolonge : une interrogation libre de tout préjugé sur l'action respective des déterminations sociales et psychiques sur les destinées individuelles. La trop grande spécialisation des diverses sciences humaines, la psychologie individuelle (et a fortiori la psychanalyse, peu sensible à la dimension sociale) d'une part, la sociologie, peu sensible aux données "vécues" d'autre part, fait courir le risque aux uns et aux autres de prendre la partie pour le tout, de nier des interdépendances révélatrices. Par son exigence multiréférentielle, Vincent de Gaulejac souligne pour nous combien "l'ordre généalogique est au fondement de l'identité et du pacte qui institue la Société

en donnant à chaque être humain une place au moment de sa naissance". Cet ordre peut enfermer certains héritiers dans des impasses alors qu'il est pour d'autres un support identitaire performant, " l'acte de transmettre semble correspondre à un impératif qui s'impose aux familles et qui marque ses différents membres, même ceux qui souhaiteraient s'en dégager. " Les phénomènes de répétition sont là pour nous le prouver.

Mais proposer un travail sur ce thème du déterminisme familial c'est "*faire confiance au sujet, c'est penser qu'il peut se mobiliser pour créer des médiations nouvelles, quelles que soient les violences et les constructions qui ont pu marquer son histoire.*"